

Désertion

Très chers,
Par mail et par la poste me sont parvenues vos demandes concernant l'importance d'inscrire la culture dans les préoccupations électorales.

Sur le principe, je suis, bien sûr, de votre avis. Hélas, les priorités politiques ne vont pas dans ce sens, ni en Belgique, pays où j'habite, ni en France, pays où je vote.

D'ici le 23 avril, je n'aurai pas le temps d'écrire quelque chose d'intelligent sur la question. Je ne suis même pas sûre qu'il y ait quelque chose d'intelligent à dire.

Personnellement, en dehors de grands principes abstraits et consensuels, je n'ai rien de très lumineux à ajouter. Rien de concret à suggérer.

Pragmatique, je me méfie aussi des annonces électorales rarement suivies d'effets. On se souvient tous des engagements autour du statut d'artiste et des heures et des jours et des semaines de discussions autour de ce thème élevé pratiquement au rang d'enjeu national. La fièvre retombée, la maladie fut vite oubliée.

Bref, sauf à énoncer un : « la culture pour tous », à côté de : « la paix dans le monde », je n'ai

rien de bien malin à dire. Et, dans ces cas-là, il est préférable de se taire. Excusez-moi pour cette désertion,

Très cordialement !

Pascale Fonteneau

Écrivaine, Pascale Fonteneau a publié son premier livre en 1992 chez Gallimard, dans la Série Noire.

La culture, un art du «vivre ensemble»

Notre société multiplie les maux de toutes sortes : montée de l'extrême droite, fondamentalisme, obscurantisme, sexisme, racisme, antisémitisme, misogynie, recul inquiétant de la condition féminine, exclusion, pauvreté, délinquance, discrimination, homophobie, repli identitaire. Cette régression s'accompagne d'un autre constat : le peu de place laissée à l'art et à la culture dans notre société. Dans ce cas, faut-il s'étonner des reculs en arrière, de la menace de nos acquis alors que la place laissée au lien social s'est réduite comme une peau de chagrin ? L'apprentissage de la démocratie, du socle commun des valeurs, le savoir, le goût de la culture et des arts démarre à l'école. Si celle-ci ne remplit pas ce rôle, ce sont les différentes composantes de la société qui vont s'en charger avec le risque que l'intervention de certains groupes religieux et communautaires ne mène au communautarisme et à ses dérives.

Dans art, il y a le mot Respect ; celui qui rassemble les citoyen(ne)s avec ce même message :

apprenons à vivre ensemble avec l'autre, quels que soient son sexe, son origine, son choix sexuel, sa conviction religieuse et philosophique. Quand la place donnée à la culture s'amenuise, c'est la place laissée à l'artiste, créateur d'imaginaire et producteur de sens pour la société, qui se restreint. Créer, c'est résister. Et la démocratie suppose la présence de forces en résistances. Elle suppose aussi l'existence d'une citoyenneté. N'est-ce pas aussi par l'imaginaire que l'on conquiert la citoyenneté. Imaginer qu'un autre monde est possible, c'est créer du sens.

Dans art, il y a aussi le mot Agitation. Il faut construire et déconstruire sans cesse, susciter les capacités d'invention, de délivrance mentale, de libération de la parole, donner et se donner la liberté de bousculer, d'entrer en connexion avec soi-même, avec les autres.

Dans art, il y a le mot Temps et la nécessité de créer un espace-temps dans lequel cette résistance peut s'organiser, être visible et accessible.

Dans art, il y a le mot Tolérance ; non pas tolérance à la différence mais connaissance et reconnaissance de l'autre dans le respect des droits et devoirs fondamentaux.

Tout projet de société impose de relier les causes aux effets. Comment dans cette optique ne pas considérer la culture comme une priorité politique, à la fois au niveau communautaire, régional et fédéral ? Investir dans la culture, c'est investir dans la démocratie. C'est un devoir d'intelligence. C'est une urgence pour briser la spirale de la régression, de la décomposition du lien social et pour construire le vivre ensemble.

Fatoumata Sidibé

Fatoumata Fathy Sidibé est journaliste, présidente du Comité belge *Ni Putes Ni Soumises*, responsable de projets au Centre régional du Libre Examen de Bruxelles, peintre et auteure du roman « Une Saison africaine », Présence africaine, Paris, 2006.

Charleroi, la politique et la culture : je t'aime moi non plus !

Quand, de Bruxelles, on arrive dans le bassin de Charleroi, c'est le choc. Un ring de métal sur piles en béton rongé. Une ceinture pour une ville informe avec au bout, sur les côtés et dedans, un corps spectral, celui de la sidérurgie fumante et vomissante. La ville de Charleroi est comme une énorme banlieue qui hoquette, qui prolifère sans véritable centre, sans projet de ville.

Mais détrompez-vous, la beauté de Charleroi se conquiert, s'approprie. Il y a de la vie, de la chaleur, des destins, ceux aussi des 30% de chômeurs. On peut vivre ici, se battre, créer, penser, chercher, s'enflammer, interroger le monde... mais c'est le combat de toute une vie et même un supplice de Sisyphe, la plupart du temps, pour un petit groupe d'irréductibles qui font de la culture leur conviction, les Rollin, Canonne, Bolle, Sacchi, Thirion, Francart, Bornain, Matthys..., car la culture s'est développée en cette terre de révolution industrielle contre un ennemi de taille : la peur viscérale et entretenue de l'intelligence.

On a l'impression, l'horrible impression que, jusqu'à aujourd'hui et depuis trente ans, les autorités ont si peu affiché leur préoccupation pour les arts. D'ailleurs, la phrase la plus célèbre est celle d'un potentat local qui décréta voici trois ans que l'opérette valait mieux que Charleroi-danses. Et d'entonner le chant éculé de « ah non pas de culture *élitiss* » – comme-on-dit-à-Charleroi –, pas de culture donc, sans trop savoir ce qu'il y a à mettre dans ce mot tiroir : un peu de folklore, beaucoup de faux-semblants populaires, beaucoup d'événements de masse, peu d'éducation et surtout pas d'émancipation.

La culture ne fut jamais un enjeu réel, sans doute parce qu'elle est un danger, parce qu'elle bouscule certitudes et modes automatiques de penser, et parce qu'elle sème des graines qui s'appellent liberté, risque, esprit critique, avenir. La nostalgie, singulièrement, a été choisie comme étendard pendant des décennies. Elle est devenue aujourd'hui une force politique qui tétanise. Les plus pragmatiques diront que la culture

ce sera pour demain, après avoir géré les caisses vides, les problèmes de santé, l'éducation, la propreté, la sécurité. Mais la désespérance s'enracine.

La culture est un bel axe de sauvetage de la démocratie, de refondation, de dialogue. Avant d'épuiser les opérateurs et plus de 200.000 Carolos, Messieurs de la tripartite, prenez le risque de la culture, la vraie. Vous avez LA RESPONSABILITÉ DU PRÉSENT pour réenchanter aussi demain. C'est une nécessité, comme l'air pour la respiration.

Françoise Baré

Françoise Baré est journaliste (chef d'édition Radio pour la RTBF), archéologue et historienne de l'art de l'Université Libre de Bruxelles. Elle a aussi étudié l'histoire des religions, la philosophie et les Arts actuels en différents masters. Elle a couvert les « affaires politico-judiciaires » à Charleroi et couvre également les affaires culturelles.